

prévenir leur destruction mutuelle ; si le hasard fait naître un chef assez habile pour diriger tant de forces réunies ; si une puissance étrangère met ces hommes , naturellement intrépides , en état de substituer des armes à feu à leurs flèches et à leurs sagaies , nécessairement peu meurtrières , avec quelque adresse qu'elles soient lancées , on n'en saurait douter , les Hollandais se verront réduits à abandonner sans retour une possession dont jusqu'à nos jours ils ont retiré de si grands avantages.

Ce malheur peut être éloigné. Des périls plus prochains paraissent menacer le Cap. Les nations de l'Europe qui naviguent aux Indes voudraient toutes posséder cette colonie. Elle est plus particulièrement l'objet de l'ambition britannique. Aussi , dès les premiers momens de la guerre de 1778 , les Anglais songèrent-ils à la soumettre à leurs lois. C'eût été de l'Orient qu'il leur eût convenu de faire partir les forces destinées à la réduire ; mais à cette époque leurs immenses possessions étaient attaquées ou menacées par un si grand nombre d'ennemis , que tout effort de ce côté-là était impossible. L'entreprise fut donc tentée par l'Occident ; et elle échoua , parce que les Français , alors alliés des Provinces-Unies , étaient arrivés avant l'ennemi commun dans ces parages éloignés. L'armement ordonné par le cabinet de Saint-James ne fut pas cependant tout-à-fait perdu. Il brûla les navires de la compagnie réfu-

giés dans la baie de Saldanha , et s'approprièrent leurs cargaisons , dont la valeur pouvait s'élever à treize ou quatorze millions de livres.

Durant le cours des hostilités qui alors bouleversèrent autant ou plus l'Indostan que les autres parties du globe , les nations que la Grande-Bretagne avait à combattre trouvèrent au Cap des ressources incalculables dont elle avait le chagrin de se voir privée. Le souvenir de ce que ses flottes , de ce que ses armées eurent à souffrir , ne s'est pas effacé , et ne s'effacera vraisemblablement jamais. Tout porte à penser que la cour de Londres ne négligera aucun des moyens propres à affermir le brillant empire que ses heureux sujets sont parvenus à fonder au centre de l'Asie , et que l'acquisition de la colonie hollandaise sera un des ressorts de sa prévoyance politique. L'harmonie qui s'est rétablie entre les deux états pourra reculer cet événement ; peut-être même n'aura-t-il pas lieu , pour des raisons qu'il faut développer.

Au Cap , le mécontentement est général ; il est ancien , et augmente chaque jour. Ses habitans se plaignent du bas prix que le monopole met aux denrées qu'il exige pour ses besoins. Ils se plaignent des entraves dont il embarrasse le débit des productions qu'il ne retient pas ; ils se plaignent des énormes droits accordés à ses facteurs sur tout ce qui est vendu dans le pays , ou même exporté ; ils se plaignent de l'insolence , de l'avidité , des concussions de ses trop nombreux agens ;

tres abordèrent à Jacatra, où cette épicerie, alors fort recherchée, était la plus abondante. Les deux peuples rivaux ne tardèrent pas à se brouiller. Ils se firent pendant plusieurs années une guerre pleine d'animosité. Vers l'an 1619, les armes des Provinces-Unies prévalurent sur celles de la Grande-Bretagne. Ces succès ne restèrent pas inutiles. On signifia aux ennemis vaincus qu'ils seraient à jamais exclus du théâtre de leur défaite; et le souverain du pays, qui avait embrassé leurs intérêts, fut dépouillé de ses possessions. Cette conquête amena l'asservissement du reste de l'île. Ce fut l'ouvrage du temps, de l'adresse, de la politique.

Une des maximes fondamentales des Portugais avait été d'engager les princes qu'ils voulaient mettre ou tenir sous l'oppression d'envoyer leurs enfans à Goa, pour y être élevés aux dépens de la cour de Lisbonne, et s'y naturaliser, en quelque manière, avec ses mœurs et ses principes. Mais cette idée, bonne en elle-même, les conquérans l'avaient gâtée en admettant ces jeunes gens à leurs plaisirs les plus criminels, à leurs plus honteuses débauches. Il arrivait de là que ces Indiens, mûris par l'âge, ne pouvaient s'empêcher de haïr, de mépriser du moins des instituteurs si corrompus. En adoptant cette pratique, les Hollandais la perfectionnèrent. Ils cherchèrent à bien convaincre leurs élèves de la faiblesse, de la légèreté, de la perfidie de leurs sujets, et plus

encore de la puissance, de la sagesse, de la fidélité de la compagnie. Avec cette méthode, ils affermirent leurs usurpations; mais, il faut le dire, la perfidie, la cruauté, furent aussi les moyens qu'employèrent les Hollandais.

Le gouvernement de l'île, qui avait pour unique base les lois féodales, semblait appeler la discorde. On arma le père contre le fils, le fils contre le père. Les prétentions du faible contre le fort, du fort contre le faible, furent appuyées suivant les circonstances. Tantôt on prenait le parti du monarque, et tantôt celui des vassaux. Si quelqu'un montrait sur le trône des talens redoutables, on lui suscitait des concurrens. Ceux que l'or ou les promesses ne séduisaient pas étaient subjugués par la crainte. Chaque jour amenait quelque révolution, toujours préparée par les tyrans, et toujours à leur avantage. Ils se trouvèrent enfin les maîtres des postes importans de l'intérieur, et des forts bâtis sur les côtes.

L'exécution de ce plan d'usurpation n'était encore qu'ébauchée lorsqu'on établit à Java un gouverneur, qui eut un palais, des gardes, un extérieur imposant. La compagnie crut devoir s'écarter des principes d'économie qu'elle avait suivis jusqu'alors. Elle était persuadée que les Portugais avaient tiré un grand avantage de la cour brillante que tenaient les vice-rois de Goa; qu'on devait éblouir les peuples de l'Orient pour mieux les subjuguier, et qu'il fallait frapper l'imagination

et les yeux des Indiens , plus aisés à conduire par les sens que les habitans de nos climats.

Les Hollandais avaient une autre raison pour se donner un air de grandeur. On les avait peints à l'Asie comme des pirates , sans patrie , sans lois et sans maître. Pour faire tomber ces calomnies , ils proposèrent à plusieurs états voisins de Java d'envoyer des ambassadeurs au prince Maurice d'Orange. L'exécution de ce projet leur procura le double avantage d'imposer aux Orientaux , et de flatter l'ambition du stathouder , dont la protection leur était nécessaire pour les raisons que nous allons dire.

Lorsqu'on avait accordé à la compagnie son privilège exclusif , on y avait assez mal à propos compris le détroit de Magellan , qui ne devait avoir rien de commun avec les Indes orientales. Isaac Lemaire , un de ces négocians riches et entreprenans qu'on devrait regarder partout comme les bienfaiteurs de leur patrie , forma le projet de pénétrer dans la mer du Sud par les terres australes , puisque la seule voie connue alors pour y arriver était interdite. Deux vaisseaux qu'il expédia en 1615 passèrent par un détroit qui depuis a porté son nom , situé entre le cap de Horn et l'île des Etats , et furent conduits par les événemens à Java. Ils y furent confisqués , et ceux qui les montaient envoyés prisonniers en Europe.

Cet acte de tyrannie révolta les esprits , déjà prévenus contre tous les commerces exclusifs. Il

parut absurde qu'au lieu des encouragemens que méritent ceux qui tentent des découvertes , un état purement commerçant mit des entraves à leur industrie. Le monopole , que l'avarice des particuliers souffrait impatiemment , devint plus odieux quand la compagnie donna aux concessions qui lui avaient été faites plus d'étendue qu'elles n'en devaient avoir. On sentait que , son orgueil et son crédit augmentant avec sa puissance , les intérêts de la nation seraient sacrifiés dans la suite aux intérêts , aux fantaisies même de ce corps devenu trop redoutable. Il y a de l'apparence qu'il aurait succombé sous la haine publique , et qu'on ne lui aurait pas renouvelé son privilège , qui allait expirer , s'il n'avait été soutenu par le prince Maurice , favorisé par les états-généraux , et encouragé à faire tête à l'orage par la consistance que lui donnait son établissement à Java.

Quoique divers mouvemens , plusieurs guerres , quelques conspirations aient troublé la tranquillité de cette île , ses heureux souverains n'y ont été exposés qu'à un grand danger , et ce fut Catadia qui le leur fit courir.

Ce Javanais , qu'on a comparé avec quelque raison à Catilina , n'avait aucune raison particulière de haïr ses souverains ; et ce fut l'ambition seule qui lui inspira le projet d'une conjuration. Quatre ans de courses bien dirigées lui donnèrent beaucoup de partisans. Lorsque les esprits lui pa-

rurent favorablement disposés , il communiqua ses vues à un homme digne de les seconder, Pierre Erberfeld, né d'un père hollandais et d'une mère indienne. Les deux amis employèrent encore deux ans à combiner les moyens qui devaient faire tomber la capitale, et l'état entier dans leur dépendance. Il fut enfin convenu que le 1^{er} janvier de l'an 1722, à l'ouverture des portes de Batavia, on poignarderait, dans leurs maisons, le gouverneur, ses lieutenans, les magistrats, tous les citoyens accrédités qui, par leur capacité ou par leurs places, pourraient déranger le plan des conjurés, et qu'on finirait par égorger ceux des habitans qu'un intérêt bien ou mal entendu pouvait attacher à l'ancien gouvernement. A ce signal, dix-sept mille assassins subalternes bien armés, très-déterminés, et encouragés encore par des amulettes qu'ils croyaient les devoir rendre invulnérables, étaient chargés d'attaquer tous les postes extérieurs qu'il fallait forcer pour consommer la révolution. Après le succès, Erberfeld devait être déclaré roi de la ville et de la citadelle, Catadia, seigneur du pays jusqu'aux montagnes; et chacun des principaux associés, ou général, ou prince, ou membre de l'administration, selon ses goûts, ses talens et son importance. Le plan du gouvernement avait été tracé avec autant de soin que celui de la conjuration.

Le roi de Bantam était du complot; et ce fut lui, à ce qu'on croit, qui le découvrit aux Hol-

landais. On arrêta aussitôt les chefs de l'entreprise; et l'on prit les mesures les plus efficaces pour repousser ceux de leurs complices qui oseraient entreprendre de rompre leurs fers. Personne ne branla. Les grands coupables subirent les supplices les plus effrayans, et la régence feignit de ne pas connaître les autres, dans la crainte de les pousser au désespoir et à la révolte. La mémoire de cet événement fut perpétuée par l'érection d'une colonne sur les ruines de la maison d'Erberfeld. L'on y voit encore une inscription en différentes langues.

Depuis cette époque l'île a été soumise aux Hollandais de la manière dont il leur convenait qu'elle le fût.

Bantam en occupe la partie occidentale. Un de ses despotes, qui avait remis la couronne à son fils, fut rappelé au trône en 1680, par son inquiétude naturelle, par la mauvaise conduite de son successeur, et par une faction puissante. Son parti allait prévaloir, lorsque le jeune monarque, assiégé par une armée de trente mille hommes dans sa capitale, où il n'avait pour appui que les compagnons de ses débauches, implora la protection des Hollandais. Ils volèrent à son secours, battirent ses ennemis, le délivrèrent d'un rival, et rétablirent son autorité. Quoique l'expédition eût été vive, courte, rapide, et par conséquent peu dispendieuse, on ne laissa pas de faire monter les dépenses de la guerre à des sommes prodigieuses.

ils se plaignent de ce que, par des formalités aussi multipliées qu'inutiles, on les a réduits à emprunter à un prix excessif un argent qui donnerait plus d'extension à leurs cultures; ils se plaignent de voir opiniâtrément repousser les étrangers qui pourraient leur porter de nouveaux capitaux, des lumières nouvelles; ils se plaignent de l'intolérance qui fait refuser au plus grand nombre d'entre eux les consolations de la religion parce qu'ils ne sont pas de la religion, parce qu'ils ne sont pas de la secte privilégiée; ils se plaignent d'être forcés à tirer de Batavia, ou même d'Amsterdam, pour leurs édifices et pour leurs meubles, des bois que l'est de la colonie leur offre de la meilleure qualité et en abondance; ils se plaignent de la barbare loi qui leur interdit toute navigation sur les côtes étendues qu'ils occupent, et ne leur ouvre d'autre communication que celle de terre, voie communément longue, toujours dispendieuse, et souvent impraticable: ils forment encore d'autres plaintes, toutes graves, et qui la plupart paraissent fondées.

Ces griefs, quoique plus d'une fois exposés avec énergie, n'ont jamais été redressés; et il ne faut pas s'en étonner. En formant un établissement au Cap, les Hollandais n'eurent d'autre vue que d'assurer des rafraîchissemens à leurs navigateurs. Ils s'aperçurent avec chagrin que la colonie commençait à prendre un plus grand essor, et que les hommes, les subsistances, les richesses,

s'y multipliaient beaucoup plus que ne l'exigeait son institution. On craignit que, si ces prospérités augmentaient encore, ceux qui les auraient amenées par leurs travaux ne dédaignassent quelque jour d'être soumis à une corporation marchande. Pour les tenir dans une éternelle dépendance, des institutions plus destructives les unes que les autres furent successivement imaginées. Ce mauvais moyen n'eut pas tout le succès qu'il semblait promettre. Son influence suffisante pour ralentir le mouvement imprimé par l'esprit du siècle ne le fut jamais assez pour l'arrêter entièrement.

Le pouvoir d'une nature bienfaisante a été plus fort que le génie oppressif d'une compagnie exclusive. Déjà les colons paraissent persuadés que leur enfance doit finir, et que l'époque de leur émancipation est arrivée. A quelque distance de la capitale, et d'une manière plus marquée vers les frontières, ils se jouent ouvertement de l'autorité. Si on les menace d'envoyer des troupes pour les faire rentrer dans l'obéissance, ils répondent hardiment: « Nous massacrerons la moitié
« de ces soldats; nous les salerons, et les renver-
« rons à leurs commettans par ceux dont nous
« aurons épargné le sang, avec menace du même
« traitement pour les imprudens qui oseront pren-
« dre la place des premières victimes. » De ce langage à une défection totale il n'y a qu'un pas, et ce pas peut être fait sans témérité.

Les descendans des premiers Européens qui

s'établirent au Cap, les descendans de ceux qui y passèrent successivement ont tous une stature très-élevée, et leur force répond à leur taille. Nés dans les rochers, exposés de bonne heure à l'inclémence des saisons, accoutumés dès leur jeunesse à braver les bêtes féroces, maniant avec une adresse égale un cheval, un sabre, des armes à feu, ne connaissant presque aucun genre de maladie, accompagnés par des femmes qui ont leurs inclinations et leurs habitudes, suivis de douze, de quinze, quelquefois d'un plus grand nombre d'enfans, imitateurs ou émules d'un père qu'ils chérissent, ces hommes pourraient-ils trembler devant une milice mercenaire, peu nombreuse, mal disciplinée, conduite par des chefs sans expérience, étrangère aux intérêts qu'elle doit défendre, toujours mal disposée pour des maîtres avarés qui jamais ne dissimulent le mépris qu'ils ont pour sa profession? Que la colonie veuille être libre, et elle le sera. Ce succès, dût-il coûter quelques efforts, dût-il entraîner quelques sacrifices, qu'il ne nous est pas donné de prévoir, combien n'en serait-on pas dédommagé!

Cette région, dont le climat est sain et tempéré, n'aura pas plus tôt secoué le joug des lois injustes et tyranniques qui firent trop long-temps son malheur, qu'elle changera très-rapidement de face. L'énergie ne sera plus un crime, et les caractères tendront sans contrainte à leur entier développement. Cette fermentation des esprits sera

secondée par des étrangers chassés par l'oppression de tous les points du globe, et qui porteront dans leur refuge ce qui se trouvait de meilleur dans les lieux de leur origine. Les travaux réunis des anciens et des nouveaux habitans deviendront le germe des prospérités les plus éclatantes. On ouvrira les riches mines de fer et de cuivre qu'une lâche politique a jusqu'ici tenues fermées. Des navigateurs, qu'un odieux monopole avait écartés de ces belles plages, y porteront le produit de leurs arts perfectionnés, et s'y chargeront des riches productions d'un sol devenu de jour en jour plus fécond. Les colons iront en foule proposer eux-mêmes des échanges dans des rades plus ou moins célèbres où il ne leur avait jamais été permis d'aborder. Tout porte à penser que le Cap de Bonne-Espérance deviendra avec le temps un entrepôt très-important; mais il est impossible que cette extrémité de l'Afrique ne soit régulièrement fréquentée par les vaisseaux qui des mers d'Europe passeront dans les mers d'Asie. La révolution que nous prévoyons, quoique fatale à ses possesseurs actuels, ne les laissera cependant pas sans ressource*. Il leur restera Java, destiné dès 1609 à devenir le centre de leur puissance sur l'Océan indien.

Cette île, qui peut avoir deux cents lieues de long sur une largeur de trente et quarante, pa-

XIX.
Empire des
Hollandais
dans l'île de
Java.

* La colonie du Cap de Bonne-Espérance, conquise par la Grande-Bretagne, lui a été assurée par le traité de paix de 1814.

raissait avoir été conquise par les Malais à une époque assez reculée. Un mahométisme fort superstitieux en était le culte dominant. Il y avait encore dans l'intérieur du pays quelques idolâtres, et c'étaient les seuls hommes de Java qui ne fussent point parvenus au dernier degré de la dépravation. L'île, autrefois soumise à un seul monarque, se trouvait alors partagée entre plusieurs souverains, qui étaient continuellement en guerre les uns avec les autres. Ces dissensions éternelles avaient entretenu chez ces peuples l'oubli des mœurs et l'esprit militaire. Ennemis de l'étranger, sans confiance entre eux, on ne voyait point de nation qui parût mieux sentir la haine. C'est là que l'homme était un loup pour l'homme. Il semblait que l'envie de se nuire, et non le besoin de s'entraider, les eût rassemblés en société. Le Javanais n'abordait point son frère sans avoir le poignard à la main, toujours en garde contre un attentat, ou toujours prêt à le commettre. Les grands avaient beaucoup d'esclaves qu'ils achetaient, qu'ils faisaient à la guerre, ou qui s'engageaient pour dettes. Ils les traitaient avec inhumanité. C'étaient les esclaves qui cultivaient la terre, et qui faisaient tous les travaux pénibles. Le Javanais mâchait du bétel, fumait de l'opium, vivait avec ses concubines, combattait ou dormait. On trouvait dans ce peuple beaucoup d'esprit; mais il y restait peu de traces de principes moraux. Il semblait moins un peuple

peu avancé qu'une nation dégénérée. C'étaient des hommes qui d'un gouvernement réglé étaient passés à une espèce d'anarchie, et qui se livraient sans frein aux mouvemens impétueux que la nature donne dans ces climats.

La piraterie était une des occupations qui leur plaisait le plus. Ils remplissaient les parages voisins de leurs brigandages. La grande renommée des Portugais ne leur en imposa point, et ils fondirent sur les vaisseaux de cette nation brillante comme sur les autres. Les plus audacieux sortaient de Bantam. George Albuquerque voulut détruire leur repaire, et fut repoussé. Pèdre de Mascarenhas, plus heureux, prit la ville, la pillà; et, ne se voyant pas assez en force pour la garder, lui donna un nouveau roi, dont on exigea un léger tribut.

Dans leur court séjour à Java, les Portugais avaient compris qu'il serait facile d'y faire un commerce avantageux. L'excellent port de Panarucan, ouvert à l'est de l'île, et à dix lieues de Balimbuang, fut le lieu qu'ils choisirent pour leur comptoir. Bientôt ce fut un marché très-important. Il ne retomba dans l'obscurité que lorsque ceux qui l'avaient créé eurent perdu et leur activité et leur puissance.

Au commencement du dix-septième siècle, les Hollandais et les Anglais tournèrent leurs voiles vers Java. Comme c'était l'acquisition du poivre qui les y attirait principalement, les uns et les au-